



«IN MY HOUSE», PAR DIDIER LESTRADE

CE MOIS-CI, NOTRE CHRONIQUEUR REPLONGE DANS LA MOITEUR DES DANCE-FLOORS NEW-YORKAIS DE LA FIN DES ANNÉES 80, OÙ LA TENSION ENTRE LES BANDES DE JEUNES PORTORICAINS NE RETOMBAIT QU'À L'ÉCOUTE DU «LET ME LOVE YOU FOR TONIGHT» DE KARIYA.

Let *Me Love You For Tonight*, de Kariya, sorti sur le label Sleeping Bag, possède le goût fruité et un peu *naff* des sous-produits, et c'est ce qui le rend encore plus joli. Il est comme un vieux tee-shirt d'occase, sans marque, qui vous aurait fait un clin d'œil dans le bac à soldes d'un *barrio*, à l'autre bout du monde. Il est pour vous, rien que pour vous. Vos yeux seuls ont remarqué la combinaison des couleurs, la douceur du tissu usé et l'homme qui a porté ce tee-shirt avant vous en a défini les formes. En 1987, l'unique hit de Kariya a eu cet effet pour moi. OK, le maxi passait en boucle sur les radios new-yorkaises et le latin hip-hop recouvrait la ville. En haut de l'échelle du prestige, les classiques de Joyce Sims et de Mantronix chez Sleeping Bag. Au sommet des charts, les tubes de Lisa Lisa & Cult Jam, Taylor Dayne, The Cover Girls et Exposé. Beaucoup plus underground, il y avait les maxis plaintifs de Judy Torres et ceux de Baby & Keys que Sal Russo de BPM adorait tant. Cette année-là, le *Silent Morning* de Noel fut le morceau le plus triste et le plus programmé à New York. Et le morceau de Kariya, à côté de tout ça, était un peu le disque qui rassemblait tout le monde. Comment le décrire? Comment faire partager son parfum? Il s'agit d'une jonction excitante et très bien réussie entre une house naissante et des influences latines venues de Porto Rico, de La Havane et de Miami. Cette voix féminine aigüe, c'est la marque du Spanish Fly. Cette ligne de synthés, c'est tout ce qu'on vous vend aujourd'hui dans les disques des Benassi Bros. et d'Eric Prydz, avec des fréquences beaucoup plus fortes, bien sûr. Cette fausse pédale charleston, c'est l'esprit de Mark Moore de S-Express, première génération. Et cette boîte à rythmes de caisse claire, c'est la signature des disques récents de Pharrel Williams qui influencent tous les tubes qui culminent dans les charts américains, de *How We Do* de The Game à 50 Cent. *Spirit of 87*. La musique que vous écoutez aujourd'hui, celle que vous voyez à la télé dans «Adult Only», celle que reprend

LA MUSIQUE QUE VOUS
ÉCOUTEZ AUJOURD'HUI,
CELLE QUE VOUS VOYEZ À LA
TÉLÉ, CELLE QUE REPREND
LE RAÏN'B FRANÇAIS,
ELLE EST DANS KARIYA.

le raï n'b français, elle est dans Kariya. Vous croyez que vous entendez du nouveau? Naaaaah. Les fréquences ont changé, on pousse une piste sonore au détriment d'une autre, c'est ce qui crée toute l'excitation, mais les sons plongent dans cette fin des années 80 tellement riche en innovations que vous ne saviez même pas qu'un courant aussi commercial que le latin hip-hop ait pu exister. *Let Me Love You For Tonight* est un maxi si étrange qu'il est parvenu à pénétrer dans le domaine des raves anglaises de l'époque. C'est le seul disque latino de sa génération qui se soit montré si ambivalent. D'ailleurs, il figure sur 17 compilations de house freestyle. Mais il est surtout l'un des symboles de la reconnaissance d'une minorité latine qui, pour la première fois, créait son propre monde urbain à travers des modes vestimentaires, des radios comme Hot 97 et des clubs comme le 10-18. Ces clubs étaient immenses, on y pénétrait en passant sous une arche de détecteurs de métaux parce que les filles cachaient parfois des lames de rasoir dans leurs joues. Des bagarres éclataient souvent. Dans les toilettes hyperclean et silencieuses, un regard un peu trop appuyé sur un Latino pouvait vous amener à l'hôpital. Sur le dance-floor, on trouvait une multitude de bandes régies par des règles sociales impossibles à comprendre pour un pédé européen, des règles qui voulaient dire: «Tu n'es pas de ce monde, tu peux regarder - de loin.» Mais voilà, ce qui était important, c'était la musique. Aidé d'un sound-system énorme, Little Louie Vega dirigeait en maître 3000 personnes dans un grondement de basses syncopées, de boîtes à rythmes bombardées d'acapella. Vega était alors loin d'être le célèbre producteur des Masters At Work, il n'était que ce DJ minuscule, adulé par la communauté latine qui en avait fait son héros. La musique de Kariya agissait alors comme une éphédrine de l'esprit, comme un disque qui décongestionnait cette tension sociale et, tout d'un coup, toutes ces bandes rivales de jeunes Portoricains ne faisaient qu'un seul groupe. Et l'on pouvait sourire, enfin.



Illustration SOUP